

LE SYMPTÔME DANS LA PSYCHOSE

Fábio Liborio Rocha¹
Francielle Cristina Giacomini²

RESUME : La problématique qui guide cet article est: peut-on parler de symptôme psychotique ? Pour essayer d'y répondre nous sommes intéressée par la littérature psychanalytique de ce qu'on appelle de « symptôme psychotique ». L'objectif de cet article est de développer un raisonnement concernant le symptôme dans la psychose comme un événement de corps. Nous partons donc de la théorie de Jacques Lacan à propos des phénomènes élémentaires dans la psychose, ensuite nous passons par le développement de Jacques-Alain Miller concernant le corps dans la psychose, où il déploie le symptôme, d'un côté comme l'avènement de la signification (névrose) et, de l'autre côté, le symptôme comme événement du corps (psychose). Nous présentons l'analyse d'un cas présenté comme une hystérie masculine qui peut être considéré comme un cas de psychose ordinaire. Notre conclusion est qu'on peut considérer le symptôme dans la psychose et que son appareillage symptomatique permet une certaine stabilisation du sujet.

Mots-clés : Symptôme. Psychose. Psychanalyse.

RESUMO: A problemática que norteia esse artigo é : pode-se falar em sintoma psicótico? Para tentar responder, nos interessamos pela literatura psicanalítica no que concerne o "sintoma psicótico". O objetivo deste artigo é desenvolver um raciocínio sobre o sintoma na psicose como um evento corpo. Começamos pela teoria de Jacques Lacan sobre fenômenos elementares na psicose, depois passamos pelo desenvolvimento de Jacques-Alain Miller sobre o corpo na psicose, onde ele revela o sintoma, de um lado como o advento da significação (neurose) e, por outro lado, o sintoma como evento do corpo (psicose). Apresentamos a análise de um caso apresentado como uma histeria masculina mas que pode ser considerada como um caso de psicose ordinária. Como conclusão afirmamos que pode-se considerar que tem sintoma na psicose e que seu aparato sintomático permite uma certa estabilização do sujeito.

Palavras-chave: Sintoma. Psicose. Psicanálise.

ABSTRACT: The problem that guides this article is: is it possible to speak of a psychotic symptom? To try to answer it we are interested in the psychoanalytic literature of what is called "psychotic symptom". The purpose of this article is to develop a reasoning about the symptom in psychosis as a body event. So we start from Jacques Lacan's theory about elementary phenomena in psychosis, then we go through the development of Jacques-Alain Miller concerning the body in psychosis, where he unfolds the symptom, on one side as the advent meaning (neurosis) and, on the other hand, the symptom as the event of the body (psychosis). We present the analysis of a case presented as a male hysteria that can be considered as a case of ordinary psychosis. Our conclusion is that we can consider the symptom in psychosis and that its symptomatic apparatus allows a certain stabilization of the subject.

Keywords: Symptom. Psychosis. Psychoanalysis.

¹ Pós-doutor em Psicologia Clínica e Cultura pelo departamento de Psicologia da Universidade de Brasília - UnB. Professor de Psicologia Estudo do Comportamento no curso de Direito do Centro Universitário, UDF em Brasília, Brasil. E-mail para contato: liborio.fabio@gmail.com

² Doctorante et Maître en Psychanalyse par l'Université Paris 8 Vincennes Saint Denis, étudiante en licence de Psychologie par l'Université Paris 7 Diderot. Diplômée en Sciences de l'éducation par la Faculté de Philosophie, Sciences et Lettres, Brésil. E-mail: giacomini.francielli@gmail.com

INTRODUCTION

En clinique psychotique on parle souvent de troubles ou de phénomènes élémentaires. Les éléments qui caractérisent la psychose sont les phénomènes élémentaires, ceux relatifs au langage (les néologismes et les hallucinations verbales) et ceux relatifs au corps et le délire³. L'expression « phénomènes élémentaires »⁴ est développée par Lacan afin d'expliquer les phénomènes psychotiques considérés essentiels au diagnostic de la psychose. Ainsi, d'après Lacan (1981, p. 28), les phénomènes élémentaires sont sous-jacent à l'ensemble de la construction du délire. Le délire, selon Jacques-Alain Miller (2008, p. 8 et 86) est un phénomène élémentaire étant donné ils ont la même structure, cela veut dire la structure du langage. Les phénomènes qui se produisent dans la psychose témoignent des rapports du sujet à la structure langagière selon un autre mode que celui de la névrose en permettant l'identification d'un langage psychotique qui ne va pas de soi. Toutefois, si dans la psychose, on a des phénomènes élémentaires notamment les phénomènes relatifs au corps plutôt que de symptôme, pourrait-on parler de symptôme comme événement de corps ? Quelles sont les difficultés qui se présentent dans la reconnaissance du symptôme dans la psychose ? Est-il possible de parler de symptôme psychotique ? L'objectif de cet article est, à travers des lectures à propos de ce qu'on appelle de « symptôme psychotique » développer un raisonnement concernant le symptôme dans la psychose comme un événement de corps.

LE SYMPTÔME COMME EVENEMENT DU CORPS

Afin de parler du symptôme, il est nécessaire de commencer ce travail en parlant du corps. Selon Lacan (1975, p. 26) « nous ne savons pas ce que c'est que d'être vivant sinon seulement ceci qu'un corps, cela se jouit ». Ajoutons l'explication de Jacques-Alain Miller (2000, p. 17) lorsqu'il précise « qu'il n'y a jouissance qu'à la condition que la vie se

³Les types de délires sont : le délire de persécution, l'érotomanie, le délire de jalousie, le délire de revendication ou de quérulence et la mégalomanie ou délire de grandeur.

⁴Le phénomène élémentaire est un terme que Lacan dit avoir emprunté de son maître De Clérambault. Toutefois, Sauvagnat (2009) affirme que ce que l'on retrouve chez Clérambault sont des « phénomènes basaux », le terme de « phénomènes élémentaires » étant plus spécifiques chez Lacan qui leur a apportés des caractéristiques particulières à peine esquissées avant lui.

présente sous la forme d'un corps vivant ». Parler du corps n'est pas seulement le considérer dans la dimension imaginaire (le corps spéculaire) ou dans la dimension symbolique (le corps symbolisé par la métaphore). Selon J-A Miller parler du corps vivant est inclure la dimension de la jouissance comme celle qui affecte le corps.

Étant donné que la condition de corps est liée à celle du signifiant et que le signifiant est cause de la jouissance, J.-A. Miller (1982-83, p. 189) introduit également la dimension du symptôme comme jouissance du corps. À cet égard le symptôme peut être distingué de deux façons, comme événement de corps, c'est-à-dire la jouissance qui passe par le corps et comme jouissance qui est rapporté à la satisfaction de la pulsion. Selon J-A Miller le symptôme comme événement de corps est figuré au moins une fois chez Lacan. Il explique que :

Le symptôme comme événement de corps semble négliger l'évidence, par exemple du symptôme obsessionnel qui se présente comme symptôme de la pensée par excellence, bien que le symptôme obsessionnel de la pensée ait toujours son cortège de symptômes corporels. Et puis, la définition du symptôme comme événement de corps semble faire l'impasse sur tous les symptômes qui, dans les différentes structures cliniques, affectent par excellence la pensée, l'énonciation, le langage. C'est pourtant une définition logique du symptôme, à quoi on ne peut pas échapper dès lors que l'on saisit le symptôme comme jouissance, dès lors même qu'on le saisit dans les termes que propose Freud dans *Inhibition, symptôme, angoisse*, comme une satisfaction de la pulsion. Si le symptôme est une satisfaction de la pulsion, s'il est jouissance conditionnée par la vie sous forme du corps, cela implique que le corps vivant est prévalent dans tout symptôme. (MILLER, 2000, p. 17-18).

J.-A. Miller établit la distinction entre deux types de symptôme. Le premier est le symptôme comme métaphore tenu comme l'avènement de la signification, ce qui veut dire qu'il peut être interprétable. Ainsi « le symptôme comme avènement de signification est la définition qui s'impose de l'équivalence établie par Lacan entre symptôme et métaphore » (MILLER, 2000, p. 25). C'est-à-dire, en tant que l'avènement de signification, le symptôme est un message émis hors de la connaissance du sujet, par le mécanisme de refoulement. Le deuxième type est le symptôme comme événement de corps : « laissons le symptôme à ce qu'il est : un événement de corps, lié à ce que : l'on l'a, l'on l'a de l'air, l'on l'aire, de l'on l'a. Ça se chante à l'occasion et Joyce ne s'en prive pas » (LACAN, 2001c, p. 569). Ce

symptôme, selon J.-A. Miller (2000), est connexe au fait d' « avoir un corps », il relève de l'effet du signifiant sur le corps sur le mode que le corps vivant se jouit. Ces événements de corps sont toujours des « événements de discours qui ont laissé des traces dans le corps. Et ces traces dérangent le corps. Elles y font symptôme » (MILER, 2000, p. 44). Ce qui veut dire que Lacan vise à montrer le symptôme comme phénomènes de communication lorsqu'il développe les phénomènes hallucinatoires. Surcroît dans sa « Présentation des Mémoires d'un névropathe », Lacan (2001b) polarise le sujet de la jouissance au sujet du signifiant représenté par un autre signifiant. Selon J.-A. Miller cette polarisation permet à Lacan de traiter l'événement du corps de Schreber de façon à articuler la pensée et la parole à la jouissance.

Toutefois, qu'est-ce qui rend difficile la reconnaissance du symptôme dans la psychose ? Selon Lecœur (2005) ce qui vient en premier c'est la difficulté de subjectivation du symptôme en le caractérisant comme sien, ou comme l'affirme J.-A. Miller (2000, p. 44), « du fait qu'il a un corps, l'homme a aussi des symptômes avec lesquels il ne peut pas davantage s'identifier ». Autrement dit, « dans sa plainte, le sujet psychotique n'implique pas l'Autre à titre de témoin, mais plutôt comme lieu du symptôme. Sa plainte n'est pas relative à l'Autre, elle est absolue, radicale, au point qu'elle pourrait constituer l'être même de la psychose. Sans elle le monde aussi bien que le sujet sont condamnés à s'effondrer ; en ce sens le symptôme est tissé dans la psychose » (LECOEUR, 2005, p. 52). Le symptôme est traduit comme ce qui comprend le sujet, ce qui le traverse dans le sens où il n'est attendu aucun savoir, aucune signification venant de l'Autre, par conséquent le symptôme n'est pas un signifié de l'Autre mais, plutôt, fait du sujet psychotique le siège de l'Autre.

À cet égard J.-A. Miller (1982-83, p. 194) affirme que le symptôme dans la psychose est toujours celui de l'Autre. Il ajoute que le trait différentiel de la psychose est que le psychotique sait que le symptôme est le symptôme de l'Autre et par conséquent il y a une extériorité du symptôme pour le sujet. C'est-à-dire que le symptôme « dans la psychose, c'est toujours dans l'Autre que ça ne va pas, que ça cloche ». J.-A. Miller explique que le symptôme se présente chez le psychotique comme un symptôme de transparence du sujet, dans ce qu'on appelle automatisme mental, par exemple, le devinement de la pensée. Ainsi le psychotique commence par se plaindre de l'Autre. Pour Schreber par exemple, c'est Dieu

qui viole l'ordre du monde.

Au niveau du fantasme c'est exactement la même chose lorsque l'Autre vient faire symptôme. J.-A. Miller prend l'exemple du fantasme schrébérien : « qu'il serait beau d'être une femme en train de subir l'accouplement ». Il affirme que dans un premier temps Schreber fait l'attribution subjective de ce fantasme à sa propre idée. Ce qui est caractéristique de la psychose dans un deuxième temps est le moment où ce fantasme est considéré comme un vœu divin : devenir la femme de Dieu et subir l'accouplement. Le mouvement de se transformer en femme dans le réel marque le changement de statut du symptôme de l'imaginaire pour le réel, ainsi ce fantasme est le fantasme de l'Autre et pourtant le symptôme logé dans l'Autre.

UN CAS D'HYSTERIE MASCULINE LUE COMME UNE PSYCHOSE ORDINAIRE

Afin de repérer le surgissement du symptôme dans un cas clinique, nous avons choisi la lecture d'une observation d'un cas d'hystérie traumatique masculine faite en 1921 par Joseph Hasler⁵, psychologue de l'école de Budapest et recueillie à la fin de la guerre 1914-1918 et qui figure dans le Séminaire sur *Les psychoses* (1981). Ce cas sera relu comme une psychose ordinaire afin de nous interroger s'il est possible d'employer le terme « symptômes psychotiques ». La pratique de Hasler est analysée par Lacan comme étant une pratique inspirée par la psychologie de l'*ego* et faite sous l'influence de la théorie freudienne sur le caractère anal dans la tentative d'interprétations des tendances homosexuelles. Hasler s'intéresse également à l'analyse des résistances au moi du patient, à son comportement et à un état des choses qui relèvent des éléments régressifs, ce qui veut dire « qu'ils s'inscrivent non pas seulement dans les symptômes, mais dans la structure » (LACAN, 1981, p. 190).

Il s'agit de l'histoire d'un homme qui est conducteur de tramway à l'époque de la révolution hongroise. Il a trente-trois ans. Sa vie professionnelle est marquée par des

⁵ Dans le Séminaire sur *Les psychoses*, le nom de ce psychologue apparaît de deux façons différentes. La première est Hasler qui est la traduction française du nom hongrois Eisler, la deuxième façon est le nom originel, Eisler.

changements qui ne sont pas sans significations, il débute comme boulanger, ensuite il travaille dans un laboratoire de chimie et finalement il devient conducteur de tramway. Selon Lacan, il ne présente aucun trace d'éléments hallucinatoires donc, aucun trace des phénomènes élémentaires. Un jour, en descendant de son véhicule il tombe, se fait une blessure à la tête et il a un peu mal au côté gauche. Il est emmené à l'hôpital où il passe trois semaines pour se rétablir et passer des examens radiographiques, on constate qu'il n'a rien du tout. Progressivement il a des crises de douleurs qui diffusent à partir de la première côte et des pertes de connaissances. Ces crises s'aggravent avec le temps. Il se rend de nouveau à l'hôpital pour que l'on examine et il n'a absolument rien. On parle d'une hystérie traumatique et c'est à ce moment qu'on l'envoie à Hasler.

Lacan fait une remarque très importante sur la première entrée en analyse. Il affirme que ce n'est que l'aspect symptomatique du déclenchement qui a rendu nécessaire l'intervention de l'analyste parce que sans doute un trauma a dû réveiller quelque chose. Concernant le transfert, Hasler affirme que la cure s'annonça sous les auspices d'un transfert violent au départ mais que le passage vers un transfert plus mitigé et plus rationnel s'effectua à travers une série de rêves. Hasler (EISLER, 1908, p. 3) affirme « qu'il est difficile de parler de résistance ou d'incompréhension quant au déroulement de la cure, puisqu'il avait déjà accommodé les règles conductrices de l'analyse avec l'ensemble de ses manifestations inconscientes »⁶. Il rajoute l'importance de « cette attitude féminine à l'égard du médecin, [elle] représentait également, dans la suite de la cure, la clef de tous les actes symptomatiques » (EISLER, 1908, p. 7). C'est par la voie de la féminisation que la cure a été possible. Cette attitude féminine du cas sera développée un peu plus tard.

Cherchant à connaître le contexte de l'accident, Hasler souligne que « l'accent mis sur l'événement traumatique se déplaça et, de plus en plus clairement, se révéla être non pas la chute du wagon de tramway, mais, à ma grande surprise, l'examen radiologique pratiqué pendant l'hospitalisation » (EISLER, 1908, p. 5). À cet égard Lacan (1981, p. 191) affirme « ce qui a été décisif dans la décompensation de la névrose n'a pas été l'accident, mais les examens radiographiques ». Selon Hasler « il ressentait une douleur lancinante au

⁶ Michaël Joseph Eisler, *Sous le tableau d'une hystérie traumatique un fantasme de grossesse chez un homme*, (1908), Le texte du conducteur de Tramway qui a été commenté par Lacan, p. 3. Disponible en ligne : <http://www.le-gout-de-la-psychanalyse.fr/?p=586>

côté gauche " comme si un objet dur voulait en sortir ". Il sortait de la crise épuisé et avait besoin de se reposer » (EISLER, 1908, p. 2). Selon Lacan (1981, p. 191) « ces crises, leur sens, leur mode, leur périodicité, leur style, apparaissent très évidemment liées au fantasme d'une grossesse ». Ce fantasme d'une grossesse, selon Lacan, est lié à une scène dont le patient a été témoin pendant son enfance. Il s'agit d'un accouchement effroyable d'une voisine de ses parents. Il voyait la voisine avec les jambes élevées, des longues périodes de contorsions, de gémissements dont l'accouchement n'aboutissait pas et le médecin a dû intervenir. Ce qu'il a vu était l'enfant coupé en morceaux. La scène met en évidence un corps morcelé en dépit de l'unité du sujet.

Biagi-Chai (2010)⁷ explique que les expériences auxquelles le conducteur de tramway avait assisté comme les accouchements de sa mère et d'extraction d'un enfant dans l'utérus de la voisine, ont bien laissé une empreinte, mais que le sujet n'est pas divisé, ce qui veut dire que ces événements ne viennent pas faire énigme pour lui. Lacan (1981) affirme que les questions fondamentales dans ce cas sont « Qui suis-je ? », « Suis-je un homme ou une femme ? », « Suis-je capable d'engendrer ? ». Elles mettent en évidence la question d'*être, être* en tant que signifiant fondamental réveillé non pas dans l'ordre imaginaire mais en tant que signifiant symbolique à partir duquel les symptômes se sont organisés et s'est déclenchée la décompensation névrotique. Lacan remarque que lorsqu'il tombe du tramway, le véhicule est devenu pour lui un appareil significatif, le patient choit et il accouche lui-même. Ainsi ce cas ne relève pas d'une problématique dont le choix de l'objet fait défaut mais il s'agit plutôt d'une difficulté d'identification symbolique où ses symptômes révèlent sa position névrotique du *to be or not to be*.

Néanmoins, on peut lire autrement. Sous l'angle de la paternité et de la procréation, il s'agirait plutôt un défaut de la fonction paternelle étant donné qu'il s'est arrangé pour se marier avec une femme qui avait déjà un enfant. Et dans son registre symbolique il y a un trou et il n'y a pas de réponse phallique pour ordonner sa jouissance. Ainsi que le caractère féminisé du discours du sujet sur lequel le médecin s'appuie pour affirmer que « *je n'arrive pas à me rendre compte de ce qu'il a. il me semble que s'il était une femme, je le*

⁷ Francesca Biagi-Chai, « Sinthome ou suppléance comme réponses au vide », Texte qui reprend des morceaux choisis d'une conférence donnée à la Section clinique de Clermont Ferrand, juin 2010.

comprendrais bien mieux » (LACAN, 1981, p. 192). Ce qui relève de la capacité d'engendrer. La relecture du cas à partir de la psychose ordinaire est envisageable et peut être faite à partir des données que Lacan introduit à propos du registre imaginaire comme une façon de « colorer » les manifestations symptomatiques dans la psychose. Voici ce qu'il dit : « la manifestation symptomatique du sujet est dominé par ces éléments relationnels qui colorent ses relations aux objets, d'une façon imaginaire » (LACAN, 1981, p. 191). Ce qu'il fait valoir est le symptôme à partir de la jouissance du sujet. Selon Biagi-Chai (2010, p. 3) « la procréation » dans le cas de Hasler pourrait se rapporter au signifiant-maître dans le corps du patient, ce qui veut dire qu'elle ne passe pas par la question du sexe. « C'est une pathologie de l'Un ». Ce qui fait tenir le corps est justement la « coloration » féminine du sujet. C'est le fantasme d'une grossesse qui permet de suppléer le corps de façon à « éviter la dissolution imaginaire et l'effraction du réel dans le symbolique ».

Cela évoque ce que Lacan (2005, p. 116) écrit dans son Séminaire *Le sinthome*, à propos de *couple colorié* : « dans le sexe, il n'y a rien de plus que, je dirais, l'être de la couleur, il peut y avoir homme couleur de femme et femme couleur d'homme ». Le patient de Hasler a donc une couleur sexuée qui vient comme suppléance.

Cette coloration qui fait tenir le corps, explique Biagi-Chai, ne le soutient qu'à partir des béquilles imaginaires. Dans le cas de Hasler, cette identification imaginaire est à l'image idéale du grand-père qui éleva des poules et des canards en grande quantité. « Le champ sémantique de l'œuf, de la couvade et de la naissance envahit le champ du réel. Le sujet est dans un monde signifiant dans lequel on ne retrouve pas la trace d'un fantasme » (BIAGI-CHAI, 2010, p. 3). Faute d'un fantasme qui retient le corps, il s'instaura donc une image idéale qui vient se superposer au vide, contrairement au fantasme elle n'est pas articulée au corps. À son Séminaire « De la nature des semblants », Jacques-Alain Miller (1991, p. 38-39) explique la façon dont la psychose non-déclenchée arrive à se faire une compensation à partir d'un type particulier de rature en se distinguant de la rature forclusive et qui pourtant empêche que se manifeste le Phi 0. À cet égard Biagi-Chai (2010, p. 3) approche les « psychoses compensées » en terme de « coloration » pour dire que le réel ne sort pas du symbolique. Et que cette compensation va prendre la valeur d'un nom propre à partir du Nom-du-Père, du côté de l'Un. Par conséquent « l'être va répondre à

l'article qui le définit, représenté par le S1 qui nomme, qui "colore" sa jouissance, l'objet pris dans la fibre se caractérise de ne pouvoir être extrait. Pour que ce soit une véritable suppléance, il faut que ça puisse tenir sans faille, sa fragilité est dans cette raideur » (BIAGI-CHAI, 2010, p. 3).

CONCLUSION

Étant donnée cette formule très simple que le symptôme dans la psychose est toujours celui de l'Autre révélant ses deux faces, celle du désir et de la jouissance de l'Autre, elle met en évidence ce que nous dit Lacan lorsqu'il affirme que « *le psychotique est normal* ». Il l'est parce que, selon J.-A. Miller, pour lui c'est l'Autre qui ne l'est pas. Quand il s'agit d'un symptôme logé dans l'Autre on peut parler de symptôme dans une psychose déclenchée. L'appareillage symptomatique dans la psychose a une fonction de stabilisation du sujet tout en ayant un mode opératoire créé par le sujet dont la psychose ordinaire peut rester non-déclenchée. Cette fonction permet au sujet de neutraliser le désir de l'Autre. Toutefois cet appareillage ne permet pas d'appivoiser une irruption de la jouissance dans une certaine conjoncture symbolique qui peut provoquer un débranchement ou un déclenchement de la psychose⁸.

Dans sa fonction stabilisante, le symptôme psychotique ne peut pas être du côté de la structure métaphorique de la substitution ou d'un condensateur d'un refoulement (comme l'est celui du névrosé) parce qu'il ne peut pas être dialectisé voire interprété et déchiffré ayant comme objectif l'avènement de signification. Il est plutôt du côté d'une armature qui permet de border la jouissance et neutraliser le désir de l'Autre. Néanmoins lorsqu'il surgit des effets du symbolique sur le réel⁹ dans les expériences énigmatiques le vide de la signification se révèle, par conséquent le sujet cherche à trouver une

8 Damien Guyonnet, « Séminaire Le symptôme, de Freud à Lacan » (2016-2017), leçon du 1 décembre 2016, non publié.

9 Ce passage du transfert du symptôme comme effet du symbolique sur le réel dans la psychose est établi par J.-A. Miller une distinction du symptôme névrotique parce que la fonction de celui-ci est l'effet du symbolique dans l'imaginaire du sujet. (Jacques-Alain Miller, « Ce qui fait insigne », (1986-1987), In : *Orientation lacanienne II*, n°2, leçon du 27 mai 1987 et leçon du 10 juin 1987, p. 298).

« signification tempérée »¹⁰ pour retrouver la stabilisation. On peut conclure avec J.-A. Miller que « le symptôme comme événement de corps est hautement susceptible d'être mis en évidence dans la psychose »¹¹. Ainsi il est possible d'employer le terme « symptôme » dans les psychoses. Dans les cas de psychoses ordinaires, non-déclenchées, le symptôme vient comme un « appareillage »¹² permettant de tenir le sujet identifié à un signifiant-maître sans qu'il y ait déclenchement de phénomènes délirants. À cet égard J.-A. Miller¹³ parle du symptôme psychotique comme le Nom-du-Père qui permet de maîtriser la jouissance.

10 Terme de Jacques-Allain Miller.

11 Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 48.

12 Terme employé par M. Guyonnet dans son cours. « Séminaire Le symptôme, de Freud à Lacan » (2016-2017), leçon du 1 décembre 2016, non publié.

13 Jacques-Alain Miller, « Ce qui fait insigne », (1986-1987), *op. cit.*, leçon du 6 mai 1987.

RÉFÉRENCES

BIAGI-CHAI, F. (2010). « **Sinthome ou suppléance comme réponses au vide** », Texte qui reprend des morceaux choisis d'une conférence donnée à la Section clinique de Clermont Ferrand, juin 2010.

EISLER, M. J. (1908). **Sous le tableau d'une hystérie traumatique un fantasme de grossesse chez un homme, Le texte du conducteur de Tramway qui a été commenté par Lacan**, Disponible en ligne : <http://www.le-gout-de-la-psychanalyse.fr/?p=586>

GUYONNET, D. (2016-2017). « **Séminaire Le symptôme, de Freud à Lacan** », leçon du 1 décembre 2016, non publié.

LACAN, J. (1955-1956). **Le Séminaire livre III : Les psychoses**. Paris : Seuil, 1981.

_____. (1957). « **La psychanalyse et son enseignement** », In : *Écrits*, Paris : Seuil, 2001, p. 437-458.

_____. (1966). « **Présentation des Mémoires d'un névropathe** ». In : *Autres écrits*, Paris : Seuil, 2001, p. 213-217.

_____. (1972-1973). **Le Séminaire livre XX : Encore**. Paris : Seuil, 1975.

_____. (1975). « **Joyce le symptôme** ». In : *Autres écrits*, Paris : Seuil, 2001, p. 565-570.

_____. (1975-1976). **Le Séminaire, Livre XXIII, Le sinthome**, Paris : Seuil, 2005.

LECOEUR, B. (2005) « **Le symptôme dans la psychose** », In : *Quarto*, n° 85,

Bruxelles, Belgique : Tournai, novembre 2005, p. 52-54.

MILLER, J.-A. (1982-1983). « **Du symptôme au fantasme et retour** », In : *Orientation lacanienne II*, n°2, , leçon du 20 avril 1983, p. 194.

_____. (1986-1987). « Ce qui fait insigne », In : *Orientation lacanienne II*, n°2, leçon du 6 mai 1987, du 27 mai 1987 et du 10 juin 1987.

_____. (1991-1992). « De la nature des semblants », In : *Orientation lacanienne II*, n°2, leçon du 18 décembre 1991.

_____. « Biologie lacanienne et événement de corps », In : *La cause freudienne*, n°44, Paris, Navarin/Seuil, février 2000.

_____. « L'invention du délire », In : *Revue de la Cause Freudienne*, n° 70, 2008, p. 81-93.